

Pais de répit pour les Londoniens

Nouveaux raids des avions allemands qui malgré le mauvais temps attaquent en formations serrées

Les Midlands, le sud-est de l'Ecosse le Pays de Galles sont bombardés

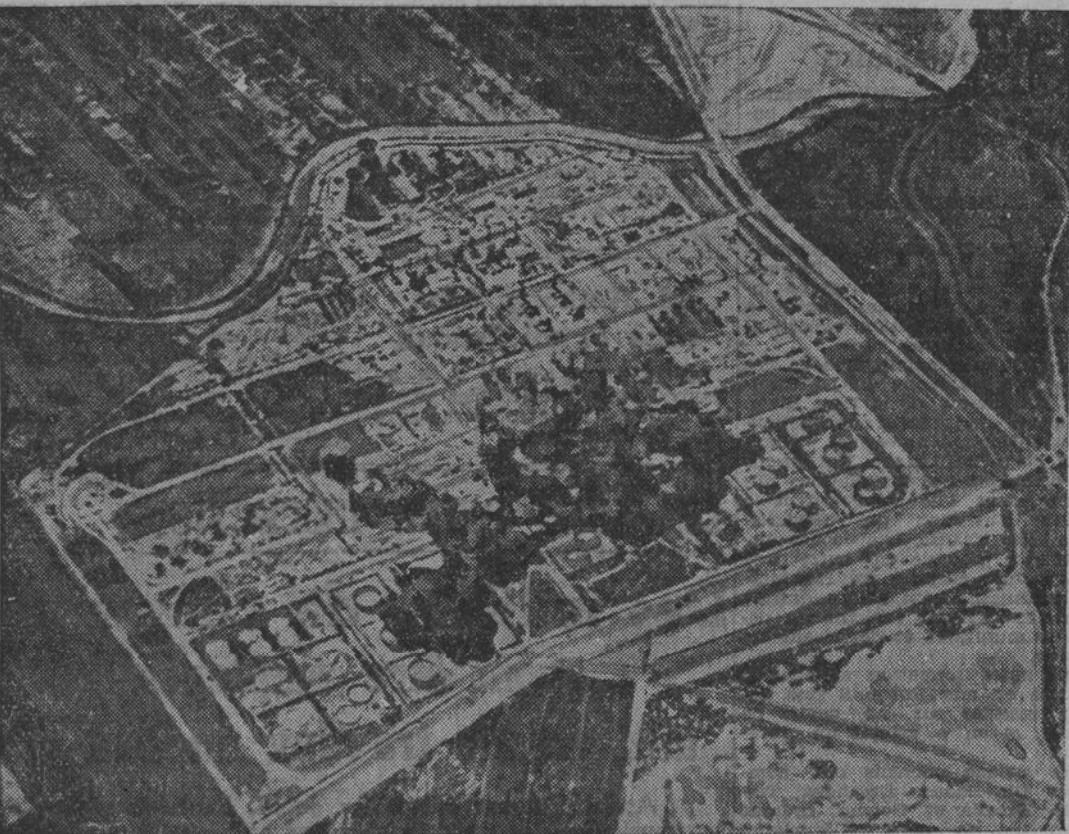
Des bases navales en Allemagne et en territoire occupé subissent l'assaut de la R. A. F.

Les incendies allumés dans les quartiers de Londres au cours de la nuit de mardi à mercredi — la « nuit de terreur » — n'étaient pas encore éteints que de nouveau la sirène de l'alerte se faisait entendre hier. Il n'y a pas de répit pour la population de Londres.

Malgré les mauvaises conditions atmosphériques, les bombardiers allemands sont venus, en formations serrées, sur le sud et le centre de l'Angleterre. La région de Londres a, une fois de plus, été leur principal objectif. Le communiqué anglais observe que l'action ennemie a été moins violente que la nuit précédente, encore que la ville ait subi de nouvelles destructions et qu'il faille ajouter à la longue liste des victimes.

Les comtés avoisinant la région de Londres, les comtés du sud, les Midlands, le sud-est de l'Ecosse, le Pays de Galles ont également été pris sous les bombes.

LIRE TOUS LES DÉTAILS DANS NOS DÉPÊCHES EN 2^e PAGE



On sait que Haifa est un des buts de l'aviation italienne. Voici au cours d'un bombardement une vue aérienne des réservoirs à pétrole de Haifa.

Vingt fois détruite vingt fois ressuscitée...

DUNKERQUE terriblement dévastée lors de la bataille du 25 mai subit de nouveau un bombardement



Le vice-amiral ABRIAL, l'héroïque défenseur de Dunkerque, qui fut l'âme de la résistance lors de la bataille des Flandres.

Une fois de plus dans l'histoire, Dunkerque, patrie de Jean Bart et du chevalier de Forbin, vient d'essuyer le feu d'une flotte étrangère.

Vingt fois détruite et vingt fois ressuscitée en l'espace de cinq siècles, la ville martyre qu'illustrèrent les exploits de tant de marins, corsaires ou grands capitaines, voit aujourd'hui ses ruines encore fumantes, foulées, remuées, violées, par les 194 de la marine britannique.

Ville martyre

Ceux qui, pendant cette guerre, ont vécu l'agonie de Dunkerque — la dernière en date — se demandent ce qui reste à anéantir dans cet immense amas de décombres calcinés, car depuis le 25 mai 1940, 11 heures du soir, Dunkerque n'est plus qu'un nom sur la carte. Trois mille bombes en moins de 24 heures l'ont pratiquement rasée, et ceux des nôtres qui s'y battirent jusqu'à l'aube du 5 juin peuvent aujourd'hui témoigner des effroyables destructions dont la ville et le port confondus dans un même délire de fer et de feu ont subi.

Les concentrations de navires et d'embarcations légères pour suivies sur les côtes de la Manche ne sont un secret pour personne. Ces opérations ont nécessité la

construction préalable d'un certain nombre de plates-formes destinées à permettre l'embarquement éventuel des éléments d'invasion. Ce sont ces ouvrages que la marine britannique vient d'attaquer par mer avec des moyens dont nous ignorons la puissance.

Attaque par mer

La rade de Dunkerque est une bonne rade foraine où les navires trouvent à marée basse des fonds de 15 à 20 mètres; elle jouit de plus par gros temps d'un calme relatif. C'est la double raison pour laquelle une flotte qui réussit à prendre son mouillage devant le port et à tenir quelques heures durant peut bombarder des objectifs avec le maximum d'efficacité. Il ne faut pas oublier cependant que les conditions actuelles d'une attaque par mer ne sont guère favorables aux assaillants, du fait que les unités engagées dans le combat constituent au mouillage autant de cibles ouvertes, presque sans défense aux coups de l'aviation adverse. Quels qu'aient été les résultats de cette nouvelle action de la marine britannique, nous ne pouvons songer sans tristesse au sort terrible que subit sans espoir notre grand port septentrional tant de fois livré aux brutalités de la guerre.

Serge HYB.

L'Amirauté britannique annonce :

Le croiseur "Liverpool" touché "sérieusement" en Méditerranée

Trois vapeurs allemands sont coulés

Partout, des dégâts, des incendies, des victimes...

L'aviation britannique a, de son côté, manifesté une grande activité, attaquant des bases navales en Allemagne et dans les territoires occupés.

Dunkerque a subi un nouveau bombardement. Ce sont, cette fois, les obus anglais qui se sont abattus sur la malheureuse cité. L'amirauté britannique annonce que les coups portés par les pièces de plusieurs unités de la flotte ont allumé des incendies et causé des dégâts considérables.

Le D.N.B. explique que cette tentative a été repoussée par le tir des batteries du littoral. Six salves, dit l'agence allemande, ont suffi à contraindre l'assaillant à faire demi-tour. Les quelques coups tirés à grande distance par l'ennemi n'ont causé aucun dégât d'ordre militaire. Une maison d'un village voisin a été détruite par un obus et un civil a été tué.

LE STATUT DES JUIFS

Les textes adoptés en conseil des ministres et qui régiront la situation des juifs français ou résidant en France vont paraître au "Journal officiel".

Le gouvernement, dans son œuvre de reconstruction nationale, a dû, dès les premiers jours, étudier le problème des juifs et celui de certains étrangers qui, ayant abusé de notre hospitalité, n'ont pas pu contribuer à notre défit.

Parlons, et spécialement dans les services publics, si réelles que soient d'honorables exceptions dont chacune pourrait fournir un exemple, l'influence des juifs s'est fait sentir insinuante et finalement décomposante.

Tous les observateurs s'accordent à constater les effets fâcheux de leur activité, au cours des années récentes, durant lesquelles ils entrèrent dans la direction de nos affaires une part prépondérante. Les faits sont là et commandent l'action du gouvernement à qui incombe la tâche pathétique de restauration française.

Le gouvernement entier, dans une absolue sérénité, s'est efforcé de faire œuvre de représailles ; il

respecte les personnes et les biens des Juifs ; il les empêche seulement d'assumer certaines fonctions sociales, d'autorité, de gestion, de formation des intelligences, l'expérience lui ayant prouvé, comme à tous les esprits impartiaux, que les juifs les exercent dans une tendance individualiste jusqu'à l'anarchie.

Notre désastre nous impose l'obligation de regrouper les forces françaises dont une longue hérédité a fixé les caractéristiques. Il ne s'agit pas de facile vengeance mais d'indispensable sécurité.

Le gouvernement pourra d'ailleurs affranchir de certaines limitations qu'il prescrit dans l'intérêt vital de la France ceux des juifs qui auront bien mérité de la Patrie et cette réserve prouve dans quel esprit d'humanité il s'est efforcé de régler une question dont l'actualité bouleversait à démesure le caractère universel.

Après-demain dimanche dans chaque commune de France on ramassera les faines

Le problème du ravitaillement et front ramasser les faines en général est grave. Il est indispensable que tous les moyens soient mis en œuvre pour augmenter au maximum le capital alimentaire servi sur place.

L'urgence de cette collecte est extrême. Dans peu de temps, sous l'action des pluies, les fruits mûrs tombés à terre vont pourrir et une quantité importante de matières alimentaires sera perdue pour tous.

Le séchage est essentiel ; il faut éviter la pourriture.

Suite de l'enquête d'Emile Condroyer AUX CHANTIERS DE LA JEUNESSE

La leçon d'espoir sous les étoiles...

MARSEILLE, 17 octobre.

ASSIS sur des rondins soigneusement équarris nous mangions autour d'une table fruste, près du marabout du chef de groupe. Au faite de son mât taillé dans un jeune pin bien droit, le pavillon battait comme une aile au-dessus de nos têtes. Il régnait par le camp un grand bruit de gamelles. Nous buvions dans ces petits et charmants bols de terre vernissée en forme de hanap à deux anses offerts par les Pères Chartreux à leurs jeunes voisins des bois. On entendait derrière un boqueteau cachant la roulotte, le cuisinier, Parisien de Pigalle, chanter à plein gosier l'étonnante ambiance juvénile.

Un chef façonne toujours un peu son groupe à son image. Celui-ci, étudiant en sciences de Strasbourg, vingt-deux ans à peine, commandait deux cents jeunes hommes de vingt ans dans la forêt sans barrières. Une fougue touchante le soulevait, une ardeur où se mêlait la satisfaction de remplir une noble mission en vivant une vie pareille, comme toute, à celle dont tant de garçons rêvent dans leur adolescence.

Pensez donc, s'écriait-il, j'ai longtemps pratiqué le scoutisme pour me diversifier sainement. Qui m'eût dit qu'un jour il serait en quelque sorte mon existence même sur un plan plus sérieux ? Que puis-je souhaiter de mieux ?

Ses assistants, plus jeunes que lui, partageaient sa foi. A regarder les visages de ces jeunes chefs, on les devinait satisfaits des résultats déjà acquis. Et ce n'est qu'un début, la période de tâtonnements que corrigera, perfectionnera l'expérience. On manque encore de matériel, patientons, tous les espoirs nous sont permis.

D'ailleurs, s'écria le chef de groupe, noblesse oblige. J'ai choisi pour patron de mon groupe Robert Cavellier, sieur de La Salle. Alors...

Voilà pourquoi, sans doute, ce ruisseau qui murmure à nos pieds s'appelle : Le Mississipi... exactement.

Visite à l'improviste

C'est ce soir-là que le chef, Ziegler, venu du groupement, monta faire visite à notre camp. Il



arrivait à l'improviste alors que les ombres de la nuit commençaient à noyer la forêt.

Mes enfants, leur dit-il, je dormirai cette nuit parmi vous. Je verrai demain votre camp.

Tous s'empresèrent.

Chef, ne montez pas votre tente, faites-nous l'honneur de vous installer sous notre marabout. Mon assistant vous cédera sa modeste parlotte. Voici des couvertures, il fait un peu frais avant l'aube. Vous n'avez pas diné. Il ne nous reste que du pain, des lentilles, du fromage et de l'eau. On a bon appétit ici. Après la soupe du soir, le ravitaillement quotidien est éprouvé.

Le chef n'en avait cure.

Contentons-nous de l'essentiel, s'exclama-t-il.

Attablé dans la lueur tremblotante d'une bougie, couteau de poche ouvert, il dina comme un laboureur.

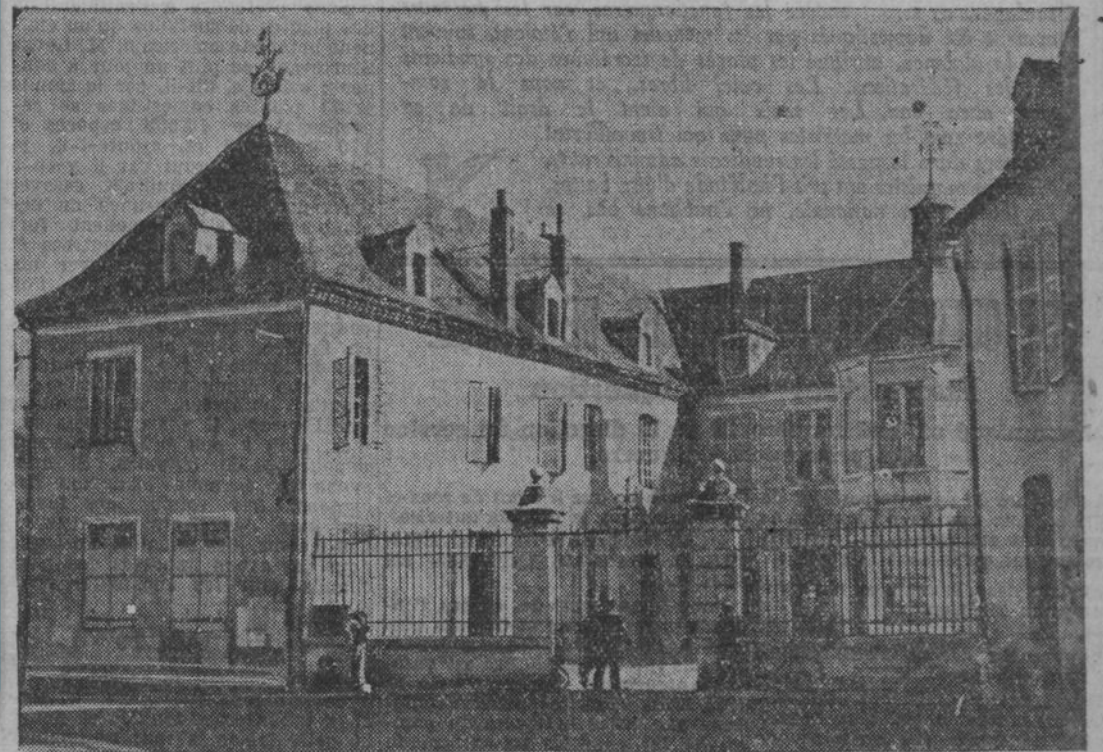
A travers les fourrés, ici et là, de maigres luminaires, accrochés à l'entrée des tentes, piquaient la nuit pleine des senteurs du sous-bois. La cloche du couvent sonna dans le vallôn : les moines allaient dormir.

Si nous bavardions un peu, voulez-vous ? dit le chef. Prévenez vos camarades, chefs d'équipes.

LA SUITE EN 2^e PAGE

SUS AUX MERCANTIS

Gannat, siège de la Cour martiale attendra le gros gibier



Depuis des années, entre l'église Sainte-Croix et l'église Saint-Etienne — cette dernière un curieux spécimen de l'architecture romane — la petite ville de Gannat, avec ses cinq mille habitants, mène une vie calme.

En 1926, manant pour la première fois dans l'histoire de l'après-guerre l'arme du décret-loi, M. Raymond Poincaré la bifla de la liste des sous-préfectures.

Du même coup, la maison d'arrêt perdit sa qualité de prison départementale.

Mais Gannat vient de recevoir une promotion : c'est dans la salle des audiences de son tribunal (notre cliché) que siégera la Cour martiale instituée par le décret du 24 septembre 1940.

Cet organisme aura à juger les personnes à elles déferées par le gouvernement pour crimes et manœuvres commises contre l'unité et la sauvegarde de la patrie. Bien plus, à la demande de M. Caziot, ministre secrétaire d'Etat à l'Agriculture, les affaires et acceptations lui seront également déferées.

On sait que la chasse aux mercantis de toute espèce est désormais ouverte. Chaque jour — on le constatera par la lecture des dépêches que nous donnons ci-dessous — des commerçants cupides, des négociants tripoteurs, des intermédiaires véreux sont arrêtés et promptement jugés.

Ceux qui constituent « le gros gibier » ou cessent d'être nuisibles ou auront à méditer sur la brève distance qui sépare le tribunal de Gannat de sa prison-forteresse : quelques centaines de mètres.

Les risques qu'ils courent sont grands : la Cour martiale règle elle-même sa procédure, statue dans les deux jours ; ses arrêts sont sans recours et exécutoires dans les vingt-quatre heures.

Qu'ils se le disent ! Et qu'ils sachent aussi que, si ferme soit la main de la justice lorsqu'elle s'apprête à frapper, elle ne les plaindra.

A Clermont-Ferrand Un an de prison à un charcutier

CLERMONT-FERRAND, 17 octobre. — Condamné à plusieurs reprises pour hausse illicite, M. Michel Charrier, charcutier, comparaissait à nouveau devant le tribunal correctionnel, cette fois, pour tromperie sur la quantité.

Il a été condamné à un an de prison. Dès la lecture du jugement, comme il était prévu libre, il a été, sur l'ordre du président, appréhendé et aussitôt écroué.

A Marseille Trois intermédiaires arrêtés

MARSEILLE, 17 octobre. — Les nommés Pierre Guillot, Charles Cohen et Charles Flater, courtiers, ont été arrêtés par la police spéciale.

Sur un simple coup de téléphone, Guillot avait réalisé un bénéfice de 10.000 francs en vendant au-dessus du cours quarante tonnes de semoule.

Flater avait fait une opération portant sur cinq tonnes seulement. Quant à Cohen, il a réalisé 7 des perdus pour trois mille francs, des costumes pour deux mille cinq cents, ce qui n'était pas, pour lui, une mauvaise affaire.

En Seine-et-Oise Renforcement de la répression

VERSAILLES, 17 octobre. — 512 jugements pour hausse illicite ont été prononcés depuis le 1er juin dans le département de Seine-et-Oise. 180 magasins ont été définitivement fermés sur ordre de la préfecture.

Les services compétents ont reçu l'ordre de renforcer les services contre les spéculateurs.

M. Companys qui fut le chef des séparatistes catalans a été fusillé

BERLIN, 17 octobre. — On mande de Barcelone au D.N.B. : M. Companys, chef des séparatistes catalans, ancien président de la République séparatiste catalane, a été fusillé avant-hier dans la prison de Montjuich, après avoir été condamné à mort par une cour martiale.

DÉTAILS EN DEUXIÈME PAGE

DEPUIS JUIN en Seine-et-Oise 512 jugements 180 fermetures définitives

Travail et sâtié les architectes des Beaux-Arts s'installent à Marseille

MARSEILLE, 17 octobre. — On dit à Paris l'Ecole de médecine, l'Ecole de pharmacie, l'Ecole des hautes études, mais quand on dit l'Ecole tout court, c'est de l'Ecole des beaux-arts qu'il s'agit.

L'Ecole des beaux-arts, c'est la tradition artistique, c'est le prestige des grands concours, c'est le « rougervin », les prix de Rome... Mais c'est aussi une atmosphère étrange de travail acharné et de gaieté exubérante. L'Ecole a ses coutumes, son vocabulaire, sa renommée studieuse.

Or, comme des corps chimiques s'agèrent pour former un composé, tous ces traits qui font l'Ecole viennent de se réunir à Marseille. Il y a depuis quelques jours un atelier d'architecture de l'Ecole des beaux-arts de Paris aux rives du Vieux-Port.

Réunis dans la ville, les jeunes architectes se groupèrent d'abord. Il y en avait de tous les ateliers parisiens, Expert, Defrasse, Umbdenstock. Ils s'associèrent et demandèrent à M. Beaudouin, ancien chef d'atelier de l'Ecole des beaux-arts, de corriger leurs travaux.

Le recteur de l'Université et le préfet conjuguèrent leurs efforts pour leur donner un gîte. Ce fut naturellement l'Ecole des beaux-arts de Marseille qui fut choisie, et comme rien d'autre n'était disponible, on leur donna la salle des fêtes.

Naturellement, les élèves de l'atelier Beaudouin de Marseille ont nommé un maitre, et qui sait, si demain, pour assurer la matérielle, ils ne créeront pas un « office des nègres ». Et quand l'office quittera l'Ecole des beaux-arts, mes amis les architectes m'ont salué d'une « bassine » d'honneur dont les vingt litres d'eau se sont abattus dans la cour à dix mètres de moi environ. Et, naturellement, selon la tradition, j'ai répondu du chapeau.



En visitant Ambert, le maréchal Pétain est demeuré un long instant dans le vieux moulin où se fabrique un papier dont la qualité est renommée. Le chef de l'Etat s'entretient avec un ouvrier papeter. Un commun goût du travail bien fait, un semblable sentiment du devoir les rapprochent.